322. Londres Mardi 10 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Conditions matérielles de la correspondance, Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *a pour réponse :*

323. Paris, Vendredi 13 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Ce document *est une réponse à :*

320. Paris, Vendredi le 6 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

est écrite après ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-03-10
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJ'ai dîné chez la duchesse de Sutherland, puis un quart d'heure chez Lady Minto. Je rentre. Moi aussi le coeur m'a battu en entrant à Stafford-House, dans ce salon vert qui était le vôtre, dans cette salle à manger où le duc me plaçais à côté

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/188?context=pdf

de vous.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 342/21-23

Information générales

LangueFrançais
Cote827-828, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription

Londres, mardi 10 mars 1840, 11 h 1/2 du soir

J'ai dîné chez la Duchesse de Sutherland, puis un quart d'heure chez Lady Minto. Je rentre. Moi aussi, le coeur m'a battu en entrant à Stafford house, dans ce salon vert qui était le vôtre, dans cette salle à manger où le Duc me plaçait à côté de vous. Je vous ai cherchée, je vous ai vue, partout, toute la soirée. Cette maison vous convient. On se promet de vous y revoir. On me l'a dit. Je me le suis fait redire. Je ne comprends pas toujours la première fois. Qu'il y a de temps d'ici là! n'est-ce pas, vous n'avez plus de plaisir à rien? vous me le dites. Laissez-moi être égoïste librement, autant qu'il me plaît. Je le suis sans remords. Vous n'y perdez rien. Voici un incident qui vaut la peine de vous être conté. Décidément M. de Brünnow[1] n'est pas venu chez moi. Il s'est fait présenter à moi chez Lord Clarendon. Nous nous sommes rencontrés deux jours après, le lendemain plutôt, chez Lady Palmerston et nous avons causé. Mais enfin, il n'est pas venu et ne viendra pas. Ce n'est pas tout. Un petit attaché, celui que j'ai amené avec moi, Gustave de Banneville, était allé porter à Ashburnham-House, qui est toujours le quartier général de l'Ambassade Russe, sa carte pour M. de Kisselef qui n'y demeure plus. Au lieu de porter cette carte à M. de Kisselef, on l'a portée à M. de Brünnow qui demeure Mywart's Hotel. M. de Brünnow est venu en hâte ce matin, à ma grille, sans entrer dans la cour, porter une carte de lui sur laquelle il avait écrit au crayon, pour M. Gustave de Banneville. Je me suis fait expliquer la méprise, et quelques heures après, j'ai envoyé M. de Banneville porter sa carte chez M. de Brünnow, en écrivant aussi au-dessus, au crayon, pour M. le Baron de Brünnow. Il se trouve ainsi que M. de Brünnow a fait la première visite au dernier attaché qui s'est empressé de la lui rendre. Nous en avons un peu ri.

Evidemment M. de Brünnow a des instructions spéciales à mon égard. Il a l'air d'être, et on me dit qu'il est le plus poli, le plus obséquieux des hommes. Il l'a été beaucoup dans nos deux rencontres chez autrui. A la première, je passerai devant lui sans le voir. Il paraît qu'on a été très fâché de ma mission ici. J'espère qu'on aura raison. Convenez que cela est drôle, et qu'en fait de mes dispositions envers la Russie, me voilà bien loin de mon point de départ. J'ai attendu très tranquillement et avec réserve avant de parler à personne de cette boutade de mauvaise éducation officielle. Mais cela commence à circuler, à la grande surprise et moquerie de tout le monde. N'en parlez pas du tout avant deux ou trois jours, je vous en prie, à qui que ce soit. J'en rendrai compte après-demain.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/188?context=pdf

[Neumann part dans les premiers jours d'avril , aussi tôt après le lever que la Reine tiendra le 1er. Il l'annonce lui-même, sans dire si c'est un départ temporaire ou définitif. Brünnow part toujours aussi à la fin du mois. Le champ de bataille me restera, en attendant le combat.

On attendra aussi le plénipotentiaire turc. L'officier qui en a porté la demande à Constantinople doit y arriver en ce moment. Il n'y allait pas exprès pour cela. Il passait par Constantinople en retournant aux Indes.

Adieu pour ce soir. Je vais me coucher. Je me suis couché fort tard tous ces jours-ci, et je n'ai pas assez dormi. Adieu

Mercredi, 9 heures

J'espérais une lettre ce matin. J'y compte pour demain. Je n'ai pas été content du N° 320, venu lundi, non parce qu'il portait un petit paquet de petits griefs, mais parce qu'il y avait, ou je me trompe fort, des réticences. La dernière que vous veniez de recevoir de moi, était courte. Je vous disais ma résolution de rester ici, sans vous rien dire de la joie que m'aurait value la résolution contraire. Enfin, elle était écrite un triste jour, et je ne vous en parlais pas[2]. Vous avez pensé à tout cela, et vous ne m'en avez rien dit. Dites-moi si je me trompe. Et si je ne me trompe pas, une autre fois dites-moi tout ; point de réticence, en fait de griefs surtout. Presque toujours, j'aurai raison, et je me sens en état d'avoir un tort… que vous me pardonnerez.

Une heure

Je viens de faire un déjeuner savant chez M. Hallam, avec Lord Landsdowne, Lord Mahon, Lord Southampton, Sir Francis Palgrave, et M. Milman, Chanoine de Westminster. Vrai intérieur de savant Anglais. On m'a reçu dans la bibliothèque de M. Hallam. Puis nous avons passé dans la salle à manger, où nous avons trouvé Misstriss Hallam et sa fille, debout à nous attendre. Une salle à manger très nue, quasi sans meubles, mais de petites colonnes et un grand portrait sur la cheminée. [Du café d'abord, avec de la cassonade grise. Puis des côtelettes chaudes, une volaille froide. Puis du fromage rapé, du caviar. Puis des œufs, du beurre, toutes sortes de pain grillé. Enfin du thé. Et tout au travers une très bonne conversation, point politique du tout mais bien substantielle et variée dans l'ordre scientifique. Il m'a paru que les convives s'y plaisaient, et j'ai bien peur qu'une nouvelle porte ne se soit ouverte là aux invitations. En voilà une qui m'arrive de Lord Mahon pour déjeuner Mercredi prochain.]

Miss Hallam jolie, de 25 à 30 ans, peu d'espoir de se marier, parfaitement silencieuse, le regard très modeste, mais doucement animé, et se soulevant quelquefois avec une curiosité très intelligente, pour se rabaisser aussitôt. Tout cela était très Anglais, et pas du monde anglais que je vois tous les jours.

Jeudi midi

Pas de lettre ce matin. Je n'y comprends rien. Comment ne m'avez-vous pas écrit par la poste après avoir manqué lundi le courrier des Affaires Etrangères? Est-ce que je suis destiné à subir le même chagrin que vous avez eu ici en 1837 ? Ce qui me rassure un peu, c'est que j'ai ce matin des nouvelles de Génie qui ne me dit pas

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/188?context=pdf

un mot de vous. Le mal se sait si vite ! Mais c’est une triste sécurité que le silence. Adieu. Je vais attendre jusqu’à demain matin.

Pour Dieu, convenons bien de nos faits : le lundi et le jeudi, écrivez-moi par le courrier des Affaires Etrangères et le samedi par la poste. Et si le lundi ou le samedi le courrier des Affaires Etrangères ne partait pas, écrivez-moi par la poste, ne fût-ce que quelques lignes pour que je ne sois pas inquiet. Je cherche un moyen de me faire arriver ici les lettres que vous ne voudrez m’envoyer ni par les Affaires Etrangères, ni directement par la poste. Je n’ai encore rien qui me satisfasse pleinement. Adieu. Je suis dans une triste et déplaisante disposition.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 322. Londres Mardi 10 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-10.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 03/05/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/188

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur322
Date précise de la lettreMardi 10 mars 1840
HeureOnze heure et demie du soir
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres, Dimanche 10 mars 1844
onze heures et demie du soir

J'ai dîné chez le duc de Sutherland, puis un peu d'heure chez Lady Minto. Je rentre. Moi aussi, le comte vole toute en entrant à Stafford house, dans le Salon vert qui était le vôtre. Dans cette salle à manger où le duc me plaçait à côté de vous, je vous ai cherchée, je vous ai vue partout, toute la soirée. Cette maison vous convient, elle se prête à vous y recevoir, elle vous le dit. Je vous le dis, fait rêver. Je ne comprends pas toujours la première fois. Il est vrai que la seconde fois, il n'est pas bien aisé de plaire à vous. Dans un de ces deux cas, vous avez dû être exigeante. Pourtant autant qu'il me plaît. Je le suis sans remords. Vous n'y perdez rien.

Voici un incident qui vaut la peine d'être conté. Malheureusement M. de Broglie n'est pas venu chez moi. Il était fait prisonnier à moi, chez lord Clarendon. Nous nous sommes rencontrés deux jours après, le lendemain plutôt, chez Lady Palmerston et nous sommes causés. Mais enfin, il n'est pas venu et ne viendra pas. Je n'en suis pas tout, tout, un petit attaché, celui que j'ai amené avec moi, Gustave de Beaumarchais, était allé

porte à Ashburnham house qui est longtemps le
quartier général de l'ambassade russe. Je sort
pour M. de Bitzoff qui m'y demande plus. Au
lieu de porter cette carte à M. de Bitzoff, on
la porte à M. de Brunow qui demeure toujours
hôtel. M. de Brunow est venu en hâte ce matin
à ma grille sans entrer dans la cour porter
une carte de lui sur laquelle il avait écrit, au
crayon, pour M. Barbier de Beaumarchais. Je me
suis fait expliquer la méprise et quelques
heures après j'ai envoyé M. de Beaumarchais
porter sa carte chez M. de Brunow, en écrivant
aussi dessus, au crayon, pour M. le baron de
Brunow. Il le trouva vrai que M. de Brunow
a fait la première visite au dernier attaché
qui doit emprunter de la loi russe, bien en
avoir eu peu si.

Vraisemblablement, M. de Brunow a de l'antipathie
spéciale à mon égard. Il l'a dite, et on
me dit qu'il est le plus poli et le plus
obséquieux des hommes. Il l'a été beaucoup
dans nos deux rencontres, chez autrui. À la
première, je passerai devant lui sans le voir.
Il paraît qu'on a été très fâché de cette
méthode ici. Néanmoins quoiqu'on aura raison, tout
que tout est drôle et qu'on fait des mes
dispositions envers la Russie, me voilà bien

soin de mon poids de départ. J'ai attendu très tranquillement et avec réserve comme de parler à personne de cette boutade de mauvaise éducation officielle. Mais elle commence à circuler, à la grande surprise et moquerie des curieux. Vous pouvez vous dire tout comme chose ou bien pour ce que vous pensez à quoi que ce soit. Je vous rendrai compte après demain.

Nous nous passerons dans les premiers jours d'août, aussitôt après le levé que la Reine tendra le pas. Il l'annonce lui même, sans dire si c'est un départ temporaire ou définitif. Bruno part toujours aussi à la fin du mois. Le champ de bataille me restera, en attendant le combat.

On attendra aussi le plénipotentiaire Turc. L'officier qui en a parlé la demande à Constantinople doit y arriver en ce moment. Il n'y allait pas exprès pour cela. Il passait par Constantinople en retournant aux Indes.

Adieu pour ce soir. Je vais me coucher. Je me suis couché fort tard tous les jours ci, et je n'ai pas assez dormi. Adieu.

Mercredi 9 heures

Je reprends ma lettre ce matin. Il y a compte pour demain. Je n'ai pas été content du R. 320, pour lundi, mais pourquoi portait un petit paquet de petits pois, puis pourquoi y avait, ou je me trompe fort, des retenues. Une dernière, que

Vous venez de recevoir de moi, dont comte. Je vous
disais une résolution de Paris où dans vous vous
dire de la joie que m'aurait valu la résolution
contraire. Enfin elle était écrite en toute force
je ne vous en parlais pas. Vous avez pensé à
tout cela, vous avez tenté tout cela, et vous ne
vous avez rien dit. Dites-moi si je me trompe.
Et si je ne me trompe pas, une autre fois dites-moi
tout, pour être sûr, en fait de prise de tout.
Presque toujours, j'aurai raison, et je me serai en
état d'avoir un tort ... que vous me pardonnerez.

Une heure.

Je viens de faire un déjeuner savant, chez
M. Hallam, avec Lord Lansdowne, Lord Mahon,
Lord Northampton, Sir Francis Palgrave le
Dr. Milman, chanoine de Westminster, l'un
intrépide de savant anglais. On m'a reçu dans
la bibliothèque de M. Hallam. Puis nous
avons passé dans la salle à manger, où
nous avons trouvé Mistress Hallam et sa
fille, debout, à nous attendre. Une salle à
manger très une, quasi sans meubles, mais de
petites colonnes et un grand portrait sur la
cheminée. Du café d'abord, avec de la casserole
grise. Puis des côtelettes chaudes, une volaille
froide. Puis du fromage coupé, du caviar. Puis
des œufs, du beurre, toute sorte de pain grillé.

Lupin du thé. Le tout en bonne, avec les bonnes conversation, point politique du tout, mais très substantielle et variée dans l'ordre scientifique. Il m'a paru que les convives s'y plaisaient et j'ai bien pensé qu'une nouvelle porte de la soirée ouverte là nos invitations. Les voilà une pour mercredi de lord Mahon pour dejeuner mercredi prochain 18.

Miss Hallam jolie, de 25 à 30 ans, peu d'esprit de la manière parfaitement silencieuse le regard très modeste, mais doucement animé et se soulevant quelquefois avec une expression très intelligente, pour les rabaisser aussitôt. Tout cela était très anglais, et pas du monde anglais que je vois tous les jours.

Samedi matin

Pas de lettres ce matin. Je n'y comprends vraiment rien. Mais vient pas la poste après avoir manqué lundi le courrier des affaires étrangères? Serais-je condamné à subir le même chagrin que vous avez eu ici en 1842? Ce qui me console un peu c'est que j'ai eu matin des nouvelles et bonnes qui ne me font pas un mot de vous. Il est vrai Dieu le sait. Il y en aurait. Le mal de Paris est si vite! Mais c'est une triste consolation que le silence. Je vais attendre jusqu'à demain matin pour bien convenir. Bien de vos faits, le lundi et le jeudi écrivez-moi par le courrier de

2

affaire étrangère, et le dimanche par la poste. Si j'ai le lundi ou le dimanche, le ministère des affaires étrangères ne pouvait pas écrire moi par la poste, ne fût-ce que quelques lignes, pour que je ne sois pas inquiète. Je cherche un moyen de m'assurer arrivée à ta lettre que vous me remettrez ministère ni par le affaires étrangères, ni directement par la poste. Si vous avez un moyen qui me satisfasse pleinement.

Adieu. Je suis dans une hâte et un [illegible] disposition.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/188?context=pdf